

LANGAGE ET FONDATION

ANDRÉ JACOB¹

ABSTRACT. *Language and Fondation.* Human language, which is so « fluent » that it frequently takes the blessing of action possesses, as proceeding from languages in order to dis-course, theoretical dimension which opens the way to several means of foundation of our experience - by giving to it dignity and sense allowed by the significant signs it gifted us.

Keywords: *Language, Relation, Theoretical*

REZUMAT. *Limбай și fondare.* Limbajul uman, care este atât de comun încât ia adesea locul acțiunii, înaintând de la limbi la *dis-curs*, are o dimensiune teoretică ce deschide calea către diferitele mijloace de fondare a experienței noastre, conferindu-i o demnitate și un sens ce autorizează semnele semnificative cu care ne-a dotat.

Cuvinte cheie: *limбай, relație, teoretic*

On prête à Esopé l'idée que la langue est la meilleure et la pire des choses. En y comprenant le langage humain en général, actualisé dans des paroles et des discours - éventuellement écrits - on pourrait en effet rencontrer deux occurrences, marquant les aléas de son usage.

1. D'une part, son rabattement fréquent sur le bavardage, des commérages à « parler pour ne rien dire », fait le jeu d'un *On* trahissant l'engagement des trois personnes linguistiques - *Je, Tu, Il* : plus fondatrices de l'éclairage de notre condition que la référence à une Personne divine. D'autre part, sa mise au service d'une cause, notamment politique,

¹ **André JACOB** est Agrégé de philosophie, professeur émérite à Paris X-Nanterre (Philosophie du langage et Ethique). Auteur d'une douzaine d'ouvrages et de deux recueils de textes sur le langage - et de nombreuses conférences et de communications en divers pays. Directeur de *l'Encyclopédie philosophique universelle* (P.U.F. de France 1989-1998, totalisant 12.500 pages). **L'article est un Hommage : Centenaire de la Grande Union Roumaine de 1918.** E-mail : ejacobboisson@free.fr

éventuellement lourde de conséquences meurtrières, comme ce fut le cas d'Hitler lors de ses premières années de pouvoir. Car on ne saurait sous-estimer la portée de son usage de la radio, d'autant plus que c'était une technique récente, qui aura pu préparer l'un des peuples les plus avancés d'Europe à s'engager bientôt dans un enchaînement sans précédent de violences. Détournant ainsi le langage de sa vocation humaine au dialogue et à une quête de « bien fondé ».

2. Par ailleurs, sa fonction de *communication* appelle à des investigations et des déterminations linguistiques, qui contribuent aux conditions originales d'une mise en commun secrète et efficace. Loin de l'inertie des « vases communicants » et des modalités diverses de la communication animale. Sans passer du causalisme de l'écoulement à quelque finalisme, la visée interlocutrice requiert des mises en forme qui déjouent le laisser-aller et l'arbitraire. Par delà l'émergence d'un « sens commun », la constructivité linguistique ne cessera d'élaborer des conditions de possibilité d'une communication toujours plus satisfaisante. Dont l'enjeu n'est sans doute rien de moins que l'insertion du transcendantal dans un empirique d'ordre sémiotique qui n'a pas échappé à M. Foucault.
3. Enfin quelque soit son départ à un corps sentant et expressif, le langage honore par sa centralité décentralisatrice la révolution anthropologique que constitue la *symbolisation* : celle qui autorise le passage du sensible au *sens*. Sans que l'on ait pour autant à sortir du monde où nous nous sentons vivants, mais avides de motivations. C'est ainsi que les signes auxquels a affaire le langage sont portés par des ondes, du locuteur à l'auditeur, ou donnent lieu à des traces sur le papier ou sur l'ordinateur. L'aboutissement tardif du monde des sons à la phonologie, devenue un registre fondamental des systèmes linguistiques, ne devrait pas être exclu de l'interprétation globale qui nous retient.

Dès lors, l'éclairage et la raison d'être du bien-fondé linguistique appelleront deux moments d'analyse :

I. Les traits majeurs de l'expérience linguistique

Si l'on peut passer sans cesse de langage à langue et *vice versa*, c'est que le langage humain est inséparable de structures de langues, aussi diverses soient-elles. Tandis que la portée de ces organisations linguistiques, inégalement réparties dans le monde, est assez étonnante pour concerner à la fois leur rapport à l'*univers* et celui aux autres *hommes*. Le caractère positif, en même temps qu'axiologique, de ce versant langagier, peut être résolument qualifié de *théorétique*.

A. Le caractère théorique de la langue

De toutes les approches synchroniques et systématiques du dernier siècle - Saussure, Jakobson, Hjelmslev, Chomsky...- on privilégiera celles, paradoxales, d'un Gustave Guillaume (dont nous avons suivi l'enseignement à la 4ème Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes à Paris au cours des années 50). Pour celui-ci, la langue est une « théorie déjà faite » et une « avant-science des sciences ». En ouvrant « théorie déjà faite » à *dimension théorique* et « avant-science des sciences » à *avant fondation d'autres fondations*, nous ne pensons pas affaiblir, au contraire, son geste théorique original : c'est sans doute seulement renforcer ou renouveler la portée anthropologique de son parcours, que la radicalisation de ses approches par rapport à celles des éminents théoriciens précités, ne saurait démentir. Ce n'était pas être sorti de la linguistique, comme il a pu lui être reproché, mais l'approfondir sans en évincer la rigueur. C'est cependant sous notre responsabilité, un bon demi-siècle après sa disparition, que nous pensons pouvoir élargir son propos.

Le linguiste a pu, certes, être remarqué jusqu'aux Etats-Unis, ne serait-ce que lors du retour au Canada de son premier relais Roch Valin en 1952-53, pour sa contribution aux sciences cognitives naissantes. Comme ce fut le cas, plus largement, de J. Piaget, dont nous n'avions pu faire aboutir une rencontre avec Guillaume. Mais la portée du « théorique » débordait d'autant plus le domaine de la *connaissance*, qu'il pouvait concerner son vis-à-vis de *reconnaissance*. C'est ce qui a motivé la qualification d'axiologique à laquelle nous sensibilisèrent nos intérêts éthiques : pour la bonne et simple raison que les productions discursives, habitées par du sens, - jugées existentielles au cours de la Partie II - ne manquent donc pas de rejoindre toute quête pratique - de sens : dignité ou mise en valeur de nos expériences. Ce que nous avions proposé au Département de Philosophie de Reims, dirigé par le grand spécialiste de Nietzsche Patrick Wotling, sous le titre un peu elliptique de *Linguistique et axiogenèse*, en mars 2014 (recueilli au cours de l'année dans un cycle mentionné dans la Bibliographie. Si c'est l'ouverture aux *relations*, qui consacre l'efficacité éclairante des *termes*, aussi nombreux soient-ils, elles excèdent le registre des sciences proprement dites.

Dès lors, on peut sans doute convoquer cette visée théorique, en reconnaissant trois tâches à la langue : *éclairer, peser, se prêter à des systèmes*. En opposant « école de *lucidité* » à une certaine « *turbulence animale* », le linguiste stipulait une assignation à l'expérience linguistique d'une lumière trop généralement attribuée à la conscience, elle-même considérée comme centrale depuis Descartes, notamment dans la tradition française. Avant de revenir sur l'importance de la critique de la conscience au cours de la Deuxième Partie, soulignant qu'aux dépens d'une *centralité* floue et infigurable, le déplacement de l' « éclairer » vers le langage le lie à une fonction de *décentrement*,

qu'exige la dimension d'altérité. Il s'agit de sortir de soi, de communiquer : par des échanges d'autant moins arbitraires qu'ils se développent sous l'horizon de l'universel. Aussi bien, la *décentration*, autorisée par ces *opérations* (deux notions-clés de Piaget) ne peut sans doute opérer sur l'action qu'en rapport avec les *structurations linguistiques* qui nous habitent - dont l'Ecole de Genève, animée par le pionnier de l'épistémologie génétique, a notoirement sous-estimé l'importance. Quant au lien de la langue à des pesées, il a amené Guillaume à subordonner les oppositions qui se déploient dans les discours à une « linguistique de position », qui avait frappé G. Deleuze - à la faveur d'une révolution symbolique par rapport à notre propre pesanteur, n'impliquant rien de moins que l'introduction au *penser*, par le langage : à l'encontre de toute « pensée pure » préalable. Débats auxquels s'était affrontés H. Delacroix en 1924 dans *Le langage et la pensée*, qui n'avait pas échappé au maître des Hautes-Etudes, en plein essor intellectuel au cours des années 20.

Quant au souci du « système » pour saisir la portée théorique d'une langue, il a été si grand chez notre linguiste qu'il l'a conduit à intituler sa perspective « psycho-systématique du langage », avant de lui préférer « psychomécanique » : ce qui faisait un pas de plus vers une *linguistique cinétique* (cf. notre intervention au Colloque guillaumien de Montpellier en 2006, reproduit en troisième Annexe de la 3ème édition de *Temps et langage*). Ne manquons pas cependant de souligner nos réserves constantes sur la racine « psycho », qui correspond, certes, aux implications *noétiques* (dites souvent « mentalistes ») d'une linguistique bien fondée. Loin d'assurer l'originalité d'une *mécanique*, si peu réductrice que nous avons cru pouvoir la qualifier de *signifiante*, à la fin des années 70 (*Mélanges Valin*), elle introduit l'équivoque d'un « psychologique » plus difficile à mettre en place qu'on ne le supposerait. Aussi cela amena-t-il R. L. Wagner, faisant l'éloge funèbre de Guillaume, devant L. Hjelmslev en avril 1960, à la Société de Linguistique de Paris, à déclarer : « Traité de métaphysicien, Guillaume a été tout au plus un psychologue du langage ». Là où en réalité, la distance de sa théorie à l'immense champ psycho-linguistique crève les yeux. Tandis que l'auteur lui-même, dans ses *Prolégomènes* posthumes (2003-4) n'a sans doute pas assez précisé les raisons de cette surprenante mécanique cachée. Un « modèle » plus éloigné de la conscience, creuset de notre deuxième Partie, pourrait permettre de sortir de l'équivoque.

B. La remontée de la théorie guillaumienne au Cogito incarné de Humboldt

En fait, l'originalité théorique de la langue a été pensée par l'un des fondateurs de la « Science du langage », Wilhelm von Humboldt. D'ailleurs, dès ses premiers Cours en 1938-39 à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, Guillaume

s'était aligné expressément sur la perspective *génétique* de son illustre prédécesseur. Mais en deçà ou par delà ce terme méthodologique clé, il y a la reprise humboldtienne de la notion aristotélicienne d'*energeia*, où le passage de la puissance à l'acte nous a d'emblée paru requérir une « synchronie opérative », sous-jacente à l'emploi plus statique et méthodologique de Saussure. La mise en valeur d'une linguistique non diachronique (ayant qualifié de « diachroniques » les travaux majoritaires de ses devanciers du XIX^{ème} siècle) appelait à reconnaître la *constructivité* opérante d'une langue, sans laquelle nous n'aurions pas eu à reconstituer son histoire. Il reste que le linguiste nous surprit - vu notre intérêt prioritaire pour l'opérativité linguistique en jeu à tout instant - à ne se référer à peu près jamais à la notion de synchronie. Il s'acheminait au contraire, dans ses dernières années, vers une *glossogenèse*, refonte approfondie de la diachronie correspondant à trois « aires de construction ». Sans risquer de s'exposer aux objections d'une linguistique contemporaine soucieuse d'éviter toute hiérarchisation des langues.

C'est indubitablement à la faveur d'une priorité anthro-po-logique de la *synchronie* que nous avons pu proposer d'éclairer les rapports entre langage et fondation. Pour autant que ce véritable foyer de la condition humaine, saisi dans l'actualisation réitérée de virtualités linguistiques, paraissait bien autoriser des productions discursives on ne peut plus diverses. C'est pourquoi dès *Temps et langage*, en vis-à-vis de la glossogenèse, s'est imposée à nous une « logogenèse » - particulièrement mise en valeur par J.-F. Lyotard dans sa longue recension de cette thèse (reprise en troisième Annexe de la réédition de l'ouvrage, cf. Bibliographie). C'était marquer que l'instantanéité opérative d'une chronogenèse - lors de l'emploi d'un verbe dans une langue indo-européenne - se retrouvait d'une manière homologue lors de l'ouverture de *tout* discours.

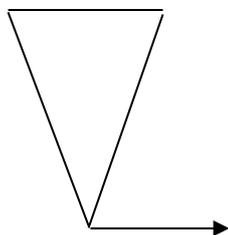
Or la « forme intérieure du langage » (*innere Sprachform*) de Humboldt couvre bien cette activité essentielle à l'homme, à la faveur de ce qu'on pourrait appeler un Cogito - linguistiquement - incarné. Car au-delà du rapprochement avec Descartes - aux dépens du behaviourisme bloomfieldien - dans la *Linguistique cartésienne* de Chomsky (1966), il y a sans doute un deuxième souffle de la modernité (contemporaine du romantisme), essentiellement non cartésien : quand les structures linguistiques d'un Sujet paraissent pouvoir prendre en charge un *monde*, irréductible à l'*environnement* animal.

Cependant, on ne saurait séparer cette magistrale mise en forme d'une mise en place historique, qui référerait le déploiement des langues au schématisme kantien, médiation entre le sensible et le conceptuel. Tandis que Humboldt en assumait la portée, ce n'est pas un hasard si la cinétique linguistique inaugurée dans *Temps et verbe* allait convoquer des « schèmes sublinguistiques ». On reconnaissait ainsi que l'activité linguistique, lors

d'opérations inconscientes, déploie des visées de sens autorisant des mises en relation plus ou moins fondatrices, que les philosophies de la conscience ne pouvaient assurer. Toutefois, la figuration anthropo-logique de cette dimension théorique de l'expérience linguistique s'étant imposée à nous de manière différente des diagrammes du linguiste, les signes de la portée fondatrice du langage appelaient à être précisés.

II. Portée anthropo-logique d'une révolution

Dès la rédaction de *Temps et langage*, au seuil des années 60, la *figuration cônica* de la langue - donc du Sujet qui en assume l'actualisation - s'est imposée (cf. Schéma 24). Elle ne se bornait pas à appliquer à l' « inoubliable », dont parlait Guillaume à propos de la langue, ce que Bergson avait proposé pour la mémoire en 1896. Suggérée par le passage du large à l'étroit de la chronogenèse, généralisée à la logogenèse, elle est si liée aux vecteurs correspondant à nos visées discursives, qu'elle stipule l'opposition de sa tension - entre virtualisations et actualisations - à toute cloturation. Aussi bien ouvre-t-elle un versant d'*altérité*, repéré dans une décentration indéfiniment diversifiée.



Mais ce que nous indique le cône, c'est que la tension entre large et étroit est celle même entre *universel* et *singulier* : à l'instar de la théorie guillaumienne de l'article - surprenant atome linguistique, issu d'un processus qui exclut l'arbitraire ou l'artificialité de la langue. Car la symbolisation structurante de cette tension entre du large et de l'étroit n'est autre que la prise en compte de l'immensité de l'univers par l'exiguïté d'un individu humain : permettant d'interpréter le *sub* de « Sujet parlant » comme la *subordination* signifiante de l'univers, par sa réflexivité en l'homme. *Sub* consonant avec le statut des *hypo*-thèses, tous deux inversés en haut de la figure, là où le *-jet* correspond en bas à toute visée discursive instantanée :

Su-
-jet

Cette portée n'avait pas échappé à notre linguiste, qui avait qualifié la langue d'*univers-idée*.

Il faut y attacher d'autant plus d'importance que les ambiguïtés de la formulation ont pu susciter la plus pertinente prise de distance à l'égard de la théorie : la *praxématique* de Robert Lafont, qui a porté beaucoup de fruits depuis une quarantaine d'années en voulant remettre la linguistique sur ses pieds (cf. l'article de J. Brès, 2010). Comme nous l'avions esquissé une décennie avant *Le travail et la langue* (1978) de ce linguiste et renforcé ultérieurement d'une manière assez autonome (cf. 1990 et notre article de 2010), c'est prévenir toute dépendance des structures linguistiques à l'égard de l'ontothéologie traditionnelle et des philosophies de la conscience.

Il est clair, par surcroît, que complémentaiement des conditions neurologiques ou cérébrales du langage il y a une montée du corps à la parole comme le voulait un Merleau-Ponty qui avait cru pouvoir qualifier ce dernier d'*expressif*. Sans avoir eu le temps, peut-être, de mettre en place des virtualisations de la langue assignées par Guillaume à un « instant de conscience vive » que nous avons préféré désigner « Instant du *loquor* » : où l'instantanéité de nos actes de langage relève d'un procès d'« instancialisation ». Bien avant les instantanéisations de l'informatique, dans un versant *instrumental*, qui n'a pas fini de narguer « l'ex-istentialité » survenue auparavant. Plus radicalement, la portée anthropo-logique de notre expérience linguistique se saisit dans la substitution d'un « espace-temps-mouvement » symbolique, condensé et caché : à l'instar de ce que la théorie de la Relativité a pu habiliter à l'échelle du monde extérieur. Le « large et étroit » correspond aux coordonnées spatiales de ce foyer de la condition humaine : suggérant du même coup la spatialité symbolique du Sujet dont la temporalité est de l'ordre de l'Instant (I majuscule d'assomption ou d'interception et non i minuscule de transition ou cas limite de la division du temps) conjuguant l'instanciel des virtualités et l'instantanéité de l'actualisation. Tandis que le *mouvement*, qui caractérise l'opérativité et permet la désignation de « mécanique », devient *sens* : c'est-à-dire d'abord direction, impliquée par nos visées vectorielles. Sans oublier qu'il peut d'autant moins y avoir de sens *statique* que le sens n'est pas *donné* face au sensible, mais *mobilisation* - à partir de lui - qui tend à devenir *motivation*, dans la signifiante.

A. Conséquences existentielles

L'avènement des langues correspond d'autant moins à une *fin* qu'elles interviennent comme *médiation* vers un monde qu'elles instaurent - avec leurs multiples points de vue. Elles apparaissent comme des *moyens*, sans commune mesure avec les autres moyens, auxquels recourt la société, pragmatiquement

et techniquement. Pour la raison décisive que son ouverture fondamentale à une visée de sens relève de *fins* et porte un projet de *qualification* et non de quantification. Car le langage courant, s'il passe comme il faut d'un *courir* à un *dis-courir*, est exempt de tout calcul - registre redoutable dans nos vies publiques et privées. Par l'emploi d'adjectifs qualificatifs, si précieux dans nos langues romanes, l'activité linguistique met en relief la qualité des choses et de nos expériences.

Corrélativement, les microgenèses de l'*opérativité* linguistique ne sont peut-être qu'un tremplin dans le grand processus de *réflexivité* de l'univers, qui contribue à la formation du *Soi*, réfléchi et ouvert à Autrui, en conversion signifiante par rapport à la clôture du *Moi*, se gardant des autres dans un procès d'égoïsation et consacrant la caricature « égonomique » de l'autonomie authentique. On est alors en quête d'une personnalisation, que les contraintes des sphères sociales peuvent contrecarrer, dans un versant où l'assujettissement n'a pas bénéficié de la « déponence » du Sujet parlant (son *loquor*), clé de l'ouverture à des désassujettissements divers, mais difficiles et donc aléatoires. Le *Soi* correspond alors à l'incarnation de la tension entre l'universel et le singulier évoqué par la figuration cônica, inmanquablement relayée par les vecteurs d'ouverture à l'altérité. L'*ipséité* du *Soi*, en s'opposant à la *mêmeté* (mot de Voltaire repris par Ricoeur) du *Moi*, restitue au monde sensible en y portant un sens une opérativité secrète, qui demeure garante de notre activité signifiante.

Dès lors, apparaissent les fruits relationnels du langage qui vont porter les registres majeurs de l'ex-istence humaine, relevant de son inventivité. Les mises en *place* des dé-terminations linguistiques ne vont pas sans mises en *relation*. Les unes et les autres ont une portée fondatrice - *terminus ad quem*, parce que devant nous - qui appelle à parler de « fondation *a parte post* ». Aux antipodes de fondations *a parte ante*, d'inspiration métaphysico-théologique, à moins de parler du cas empirique des fondations matérielles d'un édifice.

Aussi bien, à l'encontre de toute absolutisation (y compris dans notre quête du divin), l'accès au *relationnel* qui peut mettre en rapport des termes, est l'accès même au *sens*, que nous avons cru pouvoir lier à du « bien-fondé ». Là où dans la connaissance scientifique, mettre en relation consiste à dégager des *lois*, dans l'art ou la création esthétique, le relationnel nous porte, interminablement, au-delà de termes clôturants. En tentant d'éluder de mille façons le spectre de notre mortalité, les relations humaines qui donnent sens à la vie contribuent à la fonder.

Tandis que dans les visées politiques, on distinguera les mises en relation d'une visée démocratique sans cesse à renouveler et à vivifier, des fascinations collectives et identitaires, lourdes de contraintes éventuellement sacrificielles. Quant à notre relation à une nature, tendue entre la proximité de

sites sublimes et les exigences cosmiques dont l'immensité s'est accrue de façon exponentielle depuis les espaces infinis de Pascal. En rappelant son effroi, elle nous pose en ce vingt et unième siècle, la question de savoir si le religieux (relier du *religare* latin n'excluant pas le recueillir du *religere*) n'est pas plus en rapport avec le Cosmo- que le Théo- : à la faveur d'un déplacement de l'infinité en vis-à-vis de notre finitude.

Bref, face à la banalité du monde à laquelle se cantonnent les « endormis » qu'Héraclite opposait aux « éveillés », l'appel du *signifier* passe par une activité langagière qui ouvre de mille façons à des relations fondatrices, pour tous ceux qui en assument le chemin.

Conclusion

Si l'on a pu appréhender dans le langage un bouche-trou de tous les instants, on aura tenté ici d'y apprécier sa ressource d'éclairages, de qualifications et de nombreuses *relations* signifiantes : à partir d'un *Instant* fondateur, où les virtualités d'une langue permettent l'actualisation de discours.

1. Sur le fond d'une réalité biologique, comportant notamment des organes phonatoires, l'organisation des langues se démarque des contraintes d'une société, qui appelait à des mises en commun (communication) toujours plus complexes, mais éclairantes et libératrices. Ecole d'autonomisation depuis W. von Humboldt, la vocation *théorique* de la langue habilite une transfiguration spatio-temporelle et cinétique du Cogito, que nous avons cru pouvoir caractériser comme *Instant du Loquor* - avec sa déponence essentielle, pour autoriser des Sujets dés-assujettis. Et là où le linguiste voyait dans la langue l'avant-science des sciences, sa vocation *qualificatrice* irréductible à l'essor du quantitatif, appelait à souligner sa disponibilité à toutes sortes d'avancées *culturelles*, qui sont des conquêtes plus ou moins bien fondées de notre expérience. C'est alors que, à travers des milliers d'idiomes diversifiés, le langage devient la porte d'entrée à des fondations indéfiniment révisables.
2. A l'encontre de la collusion nietzschéenne entre Dieu et la grammaire (*Crépuscule des idoles*), la prise en compte anthro-po-logique d'organisations originales s'imposait assez pour que le jeune philologue de Bâle eût gagné à en tirer parti. Une thèse en consonance paradoxale avec l'interprétation *théologique* du langage de Louis de Bonald, confirmerait importunément son rôle de Verbe johannique : au moment même (1818 et 1830) où Humboldt traçait la voie d'une *Science* du langage.
3. La quête de relations fondatrices, qui nous ouvrent au monde et à Autrui, est apparue comme un dépassement décisif, d'ordre sémiotique,

d'une référence à la conscience, qui escamote les analogies structurales entre mondes symbolique et empirique. Vu l'ancrage imprescriptible à de l'« espace-temps-mouvement », côneiquement figurable, où le Sujet porteur d'une *langue* assume à tout *instant* un déploiement de *sens*. Il y a bien mise en place par une structuration d'étrécissement, d'un Sujet parlant qui endosse symboliquement le monde qu'il cherche à dire. Condition de temporalisations ne chutant pas d'une éternité, mais procédant d'une intentionnalisation constructive, le cinétisme linguistique met les signes ou les mots au service de dé-terminations toujours plus enrichissantes.

C'est parce que le mouvement de la nature passe, en l'*homo sapiens*, de la vie à la réflexivité de l'univers, que le langage contribue à fonder, toujours à nouveau, une expérience qu'il faut soustraire au laisser-aller, pour faire advenir la signifiante.

BIBLIOGRAPHIE

- Références à Bonald L. de, (1830), Humboldt Wilhelm von (1836), Saussure F. de (1916), Delacroix H. (1924), Chomsky Noam (1966).
Gustave, Guillaume, *Temps et verbe* (éd. Champion 1929 ; 1968).
Jacob, A., *Temps et langage. Essai sur les structures du sujet parlant*, A. Colin 1967, 2ème éd. 1992, 3ème éd. 2013-17 avec quatre Annexes.
Les exigences théoriques de la linguistique selon G. Guillaume, Paris, Klincksieck, 1970, 2ème éd. Honoré Champion 2011.
Anthropologie du langage. Constructivité et symbolisation, Liège, Mardaga, 1990.
La langue face à l'univers (A. Jacob dir., *Degrés, Revue de synthèse à orientation sémiologique*, numéro 143-44, Bruxelles 2010 : notamment pour les articles de Jacques Brès, « L'inflexion praxématique : « Remettre la psychomécanique sur ses pieds... » et André Jacob, « Du Cogito à l'Instant du Loquor ».
Esquisse d'une Anthro-po-logique, Paris, CNRS éditions 2011.
Linguistique et axiogenèse (conférence du 18 III 2014 Reims), recueilli dans « Le monde, miroir de la langue ? » sous la dir. de Céline Denat et Patrick Wotling, *Epures*, Reims, 2014.